

# À la défense de Jocaste

La diva vient de s'asseoir devant les quelque 350 personnes qui assiègent la salle exigüe. Son image est transmise dans d'autres salles où d'autres centaines de fans hochent déjà la tête. Blonde, hâlée, la diva sourit largement, chaleureusement. C'est une mère pour nous. Elle reçoit les applaudissements comme son dû, elle s'attendait à voir 30 personnes, pas 500... Oui, c'est un franc succès pour les hommes nouveaux du collectif HOM-INFO, organisateurs de cette rencontre à l'UQAM, en août dernier. Puis la diva se présente : **Christiane Olivier, femme, féministe, psychanalyste, celle «qui a écrit la page laissée blanche par Freud».**

Moi aussi j'ai lu *Les Enfants de Jocaste*,<sup>1</sup> ce best-seller de la littérature psychanalytique. Moi aussi j'en ai apprécié le style clair et accessible, le langage imagé. Très intéressée par ce livre séduisant, j'en ai dévoré sa description de l'éducation déséquilibrée des filles et des garçons, et de la journée des femmes «orphelines», toujours maternantes, jamais maternées, «seules sous le toit familial à n'avoir pas de Mère»; j'ai même acquiescé à son interpellation des pères.

Puis j'ai refermé le livre, mal à l'aise, sur l'idée que *Jocaste*, la mère trop présente, avait vraiment *beaucoup* de responsabilité là-dedans, dans la vulnérabilité de ses filles comme dans la misogynie de ses fils – et que ça, page blanche ou non, ça n'était pas spécialement nouveau! Quand à Laios, le père absent, il me semblait qu'on l'absolvait bien vite de ses fautes, tout en oubliant que c'est lui qui a instauré cet Ordre-là, faisant lui-même de *Jocaste* la grande prêtresse domestique, seule nourricière et éducatrice des enfants.



Christiane Olivier

Et puis j'ai compris pourquoi ce livre plaisait tant à des hommes de 30, 35, 40 ans, plutôt «progressistes», «pro-féministes», qui en parlaient comme d'une «révélation». Je comprenais que Christiane Olivier leur avait donné, plus qu'une explication, une justification très acceptable de leur propre (restant de?) misogynie. Après tout, était-ce de leur faute s'ils n'arrivaient plus à s'abandonner à une relation avec une femme: la symbiose originelle et désirante vécue avec leur mère leur avait fait peur. Désormais, ils fuyaient la mère en nous – au moins jusqu'à l'heure du souper ou des confidences sur l'oreiller!

## Le discours de la diva

Bref, j'arrivais à l'UQAM avec certaines appréhensions et, effectivement, je retrouvais dans la salle l'adulation béate déjà entendue, et déjà lue dans la plupart des magazines «féminins» français ou québécois. Car madame Olivier fut très peu – et mal – critiquée ce soir-là, par une salle composée surtout de

femmes, dont plusieurs, touchantes, sincères, lui exprimèrent leur reconnaissance pour avoir enfin raconté leurs «vécus» de mères et de femmes.

Il faut dire que la diva manie le verbe comme Gretsky sa rondelle, habile, souvent drôle, séduisante. Même quand elle parle de féminisme: «Mon livre a été dénoncé par les féministes françaises, parce que mon féminisme n'était pas assez radical. Mon projet n'est pas d'enlever sa place à l'homme, mais de trouver une place pour la femme et de savoir pourquoi elle l'a perdue. Je ne suis pas homosexuelle. Et je ne prône pas l'homosexualité à tout crin.»<sup>2</sup> Bon, elle a bien le droit de vouloir réconcilier les sexes, mais à tout prix?

La diva continue. Que dit-elle? Que l'enfant-mâle, dès la naissance, trouve dans sa mère le référent sexuel complémentaire et parfait, et s'engage avec elle dans une lune de miel symbiotique qui finira mal – aussi appelée complexe d'Oedipe. Mais que l'enfant-fille, elle, est aimée par sa mère, bien sûr, mais



jamais sexuellement désirée par son répondant naturel – le père absent – ni par sa mère. Faut-il absolument généraliser pour théoriser? Tous les pères même «anciens» sans parler des «modernes» n'étaient pas toujours, de corps et d'esprit, absents de l'éducation et du désir de leurs filles. Et je connais des mères qui disent désirer – sexuellement – leur rejeton. («N'est-ce pas plutôt un «discours» féministe de votre part?» leur répond Christiane Olivier) Bon. Admettons. Alors la petite fille cherchera toute sa vie ce désir du père, et se perdra à trouver son identité dans le regard de l'Autre, de l'homme-amant qu'elle devra pourtant mater. De là ces déguisements et ces fards, pour Lui plaire. De là aussi cette jalousie, cette rivalité des femmes entre elles, que Christiane Olivier ne cesse à la fois d'apostropher et d'alimenter.

**Des dangers du maternage**

Que dit-elle encore? Que la présence exclusive des femmes auprès du bébé et de l'enfant (garderie, école) est néfaste pour l'équilibre futur de l'enfant, mâle ou femelle. Que le maternage est donc responsable de la misogynie des hommes et de la vulnérabilité des femmes. Quelle est sa solution?

«Partout où il y a des bébés, il doit y avoir 50% d'hommes et 50% de femmes». L'égalité: que les hommes partagent et la jouissance et la responsabilité des enfants. «Maintenant les hommes ont toutes les jouissances et les femmes toutes les responsabilités. C'est scandaleux.»<sup>3</sup> Comment être en désaccord, même si la solution me semble utopique?

«Les femmes, dit-elle, sont confinées à la re-production et les hommes à la production. Il faudrait un système partagé, et que le père, ne travaillant plus que 4 heures par jour, se mêle aussi de la re-produc-

tion, c'est-à-dire de l'élevage des enfants.» Par ailleurs, «ce qui sauvera les femmes ce sera d'être dans la production.» Et comme la diva se donne souvent en exemple: «Moi-même, j'ai tiré plus de contentement de mon métier que de ma famille. Ma recherche a été plus importante. Je préférerais mourir psychanalyste que mourir femme.» (!)

Étrange femme, qui se dit féministe humaniste, mais ne dit jamais «nous, les féministes», s'en dissociant à la première occasion. Qui ne remet jamais en cause la famille nucléaire, seul modèle de son analyse, ni Freud – le – père lui-même. Qui ne tient aucun compte du contexte socio-historique de l'expérience des femmes. Qui cite abondamment Luce Irigaray, reconnaissant «qu'elle a déjà dit tout ça, mais dans une langue complètement dingue, tellement illisible qu'elle n'est comprise que des autres psychanalystes...», se flattant d'écrire, elle, pour la masse des femmes.

Étrange «féministe», qui en appelle à l'intervention des hommes pour sauver les enfants et les femmes elles-mêmes de la monstrueuse Jocaste, cette «mère qui tue la femme», qui prétend – prétentieuse – sauver les femmes en les forçant à voir leurs fautes, les culpabilisant «pour leur bien»: «Je leur rends le service de les rendre conscientes de ce qu'elles fabriquent des hommes misogynes qui leur taperont plus tard sur la tête.»<sup>4</sup>

Mais dire aux femmes qu'elles sont à l'origine de ce dont elles souffrent le plus, la misogynie, «une femme creuse pour une autre le sillon de la misogynie», c'est oublier l'existence du patriarcat et l'histoire du monde. C'est oublier toutes les conditions socio-économiques qui, ne laissant aux femmes que le pouvoir piégé de la maternité, font d'elles les simples transmettrices – et non les créatrices – de la misogynie, ce fondement de l'ordre patriarcal.

C'est mépriser et culpabiliser, finalement, toutes ces «Jocaste» de bonne foi, impuissantes et «reconnaisantes», qu'elle prétend sauver, à «coups de données justes et de conclusions fausses, et vice-versa».<sup>5</sup>

FRANÇOISE GUÉNETTE

1/ Christiane Olivier, *Les enfants de Jocaste, l'empreinte de la mère*, Éditions Denoël/Gonthier, Paris, 1980.

2/ Tous les propos entre guillemets sont tirés de la conférence de C.O. à l'UQAM, le 12 août 1982.

3/ Extrait d'une entrevue de C.O. dans la revue féministe belge *Voyelles* de janvier 1982, l'une des seules revues par ailleurs où j'ai trouvé une critique féministe étayée du livre.

4/ *Voyelles*, idem.

5/ L'expression est de Jacqueline Aubenas, de *Voyelles* et résume bien sa critique. La mienne aussi.

